



HAL
open science

Mégafeux : à qui le tour ?

Eric Rigolot

► **To cite this version:**

| Eric Rigolot. Mégafeux : à qui le tour ?. Sciences et Avenir, 2020. hal-02611986

HAL Id: hal-02611986

<https://hal.science/hal-02611986v1>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ces incendies incontrôlables pourraient se multiplier dans les années à venir, y compris en France. Avec un impact dévastateur sur la régénération du couvert végétal.

Mégafeux : à qui le tour ?

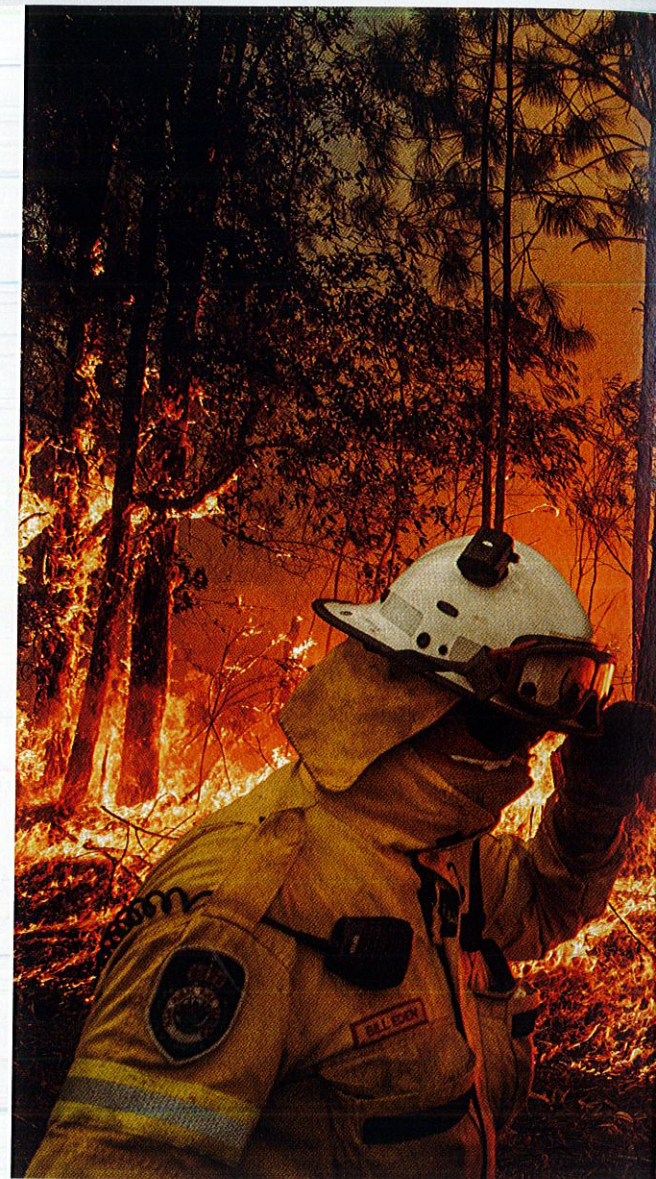
Le scénario était celui d'un film catastrophe, les images ont été à la hauteur. Murs de flammes, pluies de braises, koalas terrifiés, touristes coincés sous des ciels d'Apocalypse... Les mégafeux qui ont embrasé l'Australie avant même le début de l'été austral défient le sens commun. En quelques mois, ils ont ravagé quelque 12 millions d'hectares, provoqué plus de trente morts, asphyxié Sydney et Canberra, et tué plus d'un milliard d'animaux selon un bilan très provisoire. La faute à un cocktail explosif de conditions météorologiques. L'année 2019 a été la plus chaude jamais observée en Australie, avec une anomalie de température annuelle de +1,52 °C au-dessus de la moyenne 1961-1990. Le mois de décembre a même affiché un +3,21 °C, offrant une redoutable image d'un monde à +3 °C. Mais 2019 a aussi été l'année la plus sèche depuis le début de la mesure des précipitations en 1900, avec un déficit de 40 % de pluie. Jamais le pays n'avait connu d'indices de danger des feux de forêt aussi élevés sur l'ensemble de son territoire. Cet indicateur, mis au point dans les années 1960, est utilisé pour calculer les risques d'incendies forestiers. « L'Australie est un continent habitué au feu, qui est même utilisé par sa population comme un outil de gestion des forêts. Mais on atteint là quelque chose d'inédit, en termes de sur-

face, de nombre d'incendies et de contexte météorologique », souligne Éric Rigolot, directeur de l'unité Écologie des forêts méditerranéennes à l'Inra et spécialiste du feu.

Un phénomène qui touche tous les continents

Ces incendies hors norme sont-ils une exception sur le globe ? Certainement pas, d'après les experts. « 2019 a vu se dérouler une longue succession de feux sur la planète, ajoute le chercheur. Un phénomène qui dure depuis des années... et touche tous les continents. » À la mi-janvier, une équipe de climatologues britanniques a passé en revue 57 études parues depuis le dernier rapport du Giec en 2013. Les conclusions sont sans appel : dans toutes les régions du monde théâtres de grands incendies – Amazonie, Scandinavie, Europe méditerranéenne, États-Unis et Canada –, le changement climatique a entraîné une augmentation des périodes à haut risque en raison de la combinaison de températures élevées, du peu d'humidité, de faibles précipitations et de vents souvent violents. Les saisons propices aux incendies sont plus longues de 25 %.

Reste que toutes les forêts du monde ne s'étalent pas sur des centaines de milliers d'hectares, formant le combustible potentiel d'un brasier d'enfer. Et pour Éric Rigolot, parler de la taille



Des pompiers australiens tentent de contrôler le brasier, en janvier dernier. Les gigantesques incendies ont ravagé 20 % des forêts du pays.

des surfaces brûlées ne suffit pas. En 2016, le feu de Rognac, dans les Bouches-du-Rhône, a ravagé 2655 hectares et atteint les portes de Marseille en quelques heures. « Un mégafeu peut être simplement un incendie que les pompiers ne parviennent pas à maîtriser, qui provoque l'effondrement du système de lutte. Rognac, c'est une sorte d'avertissement sans frais », remarque l'écologue. En France, la stratégie de combat est concentrée sur l'attaque des feux naissants, qui doivent être contenus avant qu'ils ne dépassent un hectare. Ce qui exige des actions en amont, de débroussaillage, d'aménagement d'accès, ainsi que des moyens concentrés et rapides au moment de l'incendie. Elle est jusqu'à présent payante, puisque les surfaces brûlées diminuent



depuis quarante ans pour se stabiliser sous les 10 000 hectares par an. Cependant, dans des conditions climatiques exceptionnelles, certains feux « échappent » à cette stratégie. Pour tous les experts, l'année 2003 demeure un cas d'école : une vague de sécheresse et de chaleur intenses, et des massifs comme les Maures et l'Estérel, dans le Var, en flammes pendant plusieurs jours. Bilan de l'année : près de 60 000 hectares partis en fumée. « Or ce sont justement ces conditions exceptionnelles

qui risquent de devenir la norme pour les régions du Sud dans les années à venir, explique Julien Ruffault, chercheur au Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive, à Montpellier. La question, dans ce contexte, est de savoir jusqu'à quel point notre stratégie de lutte peut tenir. » D'après une publication de son équipe, d'ici au milieu du XXI^e siècle, ce risque sera, en France, trois fois plus élevé en été lorsque l'anomalie de température estivale dépassera +2 °C. Combien, parmi ces feux plus nombreux et plus fré-



« En Australie, on a atteint quelque chose d'inédit en terme de surface, de nombre d'incendies et de contexte météorologique »

Éric Rigolot, directeur de l'unité Écologie des forêts méditerranéennes à l'Inra

+ Joëlle Zask, *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique*, Premier Parallèle, 2019

quents, échapperont aux moyens humains et technologiques mis en place pour les contenir ? C'est tout un paysage qui pourrait alors changer. Certaines espèces savent, certes, tirer parti du feu. C'est le cas du pin d'Alep, qui conserve ses graines en dormance dans ses cônes fermés par une résine qui ne fond que lorsque le feu passe. « Mais il faut 15 ans pour former ces cônes ! précise Éric Rigolot. La végétation est adaptée à un régime historique de feu. Si les feux changent de régime, et en particulier deviennent trop fréquents, les plantes n'auront pas le temps de se régénérer. »

Après l'anthropocène, une nouvelle ère : le pyrocène

Ainsi, cette année, en Australie, les incendies n'ont pas seulement ravagé les forêts d'eucalyptus, une essence habituée au feu. Ils ont pénétré dans les forêts humides dont les scientifiques ignorent encore si elles ont la capacité à renaître ou non de leurs cendres. Pire, ils ont d'ores et déjà relargué dans l'atmosphère environ 440 millions de tonnes de CO₂ – soit à peine moins que les émissions de la France en 2018. La concentration de CO₂ étant le principal facteur du réchauffement global, c'est un serpent qui se mord la queue ! Cette situation a conduit la philosophe Joëlle Zask à forger le terme de « pyrocène » : une nouvelle ère faisant suite à l'anthropocène, marquée quant à elle par l'empreinte de l'homme. « Nous sommes doublés par les feux qui sont eux-mêmes la conséquence de nos activités : le feu prend le relais de nos propres émissions », explique-t-elle. Arrêter l'emballement général de la machine ne pourra se faire qu'en diminuant drastiquement les émissions mondiales de gaz à effet de serre... ■ CÉCILE CAZENAVE